

écuyère, essaya de le maîtriser ; mais le fougueux animal ne sentait plus le mors et n'entendait plus la voix de la jeune fille. Les cris de Marcellin et de Maurice l'effrayaient encore ; il s'irrita et voulut se débarrasser de son fardeau ; Lydia se maintint en selle, mais elle comprit qu'elle allait être vaincue : ses forces s'épuisaient ; elle se retourna pour voir à quelle distance se trouvaient ses amis. Le cheval de louage de Maurice n'avancait plus qu'au pas ; Marcellin, penché sur le cou de sa monture, avait perdu le souffle et la raison, il ne voyait plus devant lui que Lydia éperdue, paraissant lui crier : Sauvez-moi ! Il labourait de coups d'éperons les flancs de son cheval. Arrivé non loin de mademoiselle de Charmont, il sauta à terre, s'élança à la tête du cheval de la jeune fille, la soutint d'une main vigoureuse, et, profitant d'un moment où l'animal étonné de cette résistance essaya de le renverser, il enleva rapidement Lydia, et la déposa au pied d'un arbre.

Lydia était fort pâle.

— M. de Morenne, lui dit-elle d'une voix tremblante, je vous dois la vie... J'étais à bout de forces, et je serais tombée brisée sur la route... Eh ! cette vie, voulez-vous la protéger encore, la protéger toujours !

La jeune fille était émue, palpitante, belle de son effroi, et confuse des mots qu'elle venait de dire. Marcellin se sentit le cœur inondé d'une immense joie.

— Lydia, vous ai-je comprise ?

Mademoiselle de Charmont lui tendit la main.

— Gardez-la... dit-elle.

— Ah ! répondit-il, je ne vous doit que la reconnaissance...

— Orgueilleux !

Son regard acheva sa phrase.

— Ah ! s'écria Marcellin, vous me dédommerez de toutes mes souffrances ! Quand je vous ai vue emportée par ce cheval fougueux, j'ai cru devenir fou de douleur... Mon cœur s'est brisé dans ma poitrine... J'ai crié vers Dieu, je lui ai dit : Sauvez-la ! sauvez-la au prix de ma vie ! et j'ai fait le vœu d'aller à l'un des sanctuaires où il semble répandre le plus de bénédictions sur ceux qui l'invoquent... Ce voyage, Lydia, sera le premier que feront deux époux bénis par le Ciel.

— Vous êtes un enfant, dit-elle avec un affectueux sourire, vous croyez que la promesse de ce pèlerinage m'a sauvée, tandis que je dois la vie à votre courage et à votre présence d'esprit.

— Lydia, répondit Marcellin d'une voix douloureuse, laissez-moi croire que Dieu m'a exaucé, qu'il vous a préservée, qu'il nous destinait l'un à l'autre...

— Et que les mariages sont écrits

dans le ciel, reprit Lydia, avec une légère inflexion moqueuse

— Ne riez pas de ces idées, Lydia, elles sont saines et consolantes.

— Si vous y tenez, nous ferons ce voyage, dit mademoiselle de Charmont, je vous doit bien cet acte de complaisance.

Marcellin s'appuya tout chancelant contre un arbre.

Dans un pareil moment et dans la disposition d'esprit où il se trouvait, ces mots furent la goutte d'absinthe qui fit déborder le calice

En cet instant arrivèrent Maurice et M. de Charmont.

L'artiste courut à son ami.

— Es-tu blessé ? lui demanda-t-il avec une fraternelle sollicitude.

— Au cœur ! répondit de Morenne.

On revint en silence, les vives émotions éprouvées justifiaient suffisamment la gravité que l'on voyait sur les visages. Lydia seule paraissait nerveuse, agitée.

Quant elle eut pris congé de Marcellin, elle semblait avoir à lui dire un mot, qui, cependant, ne dépassa pas ses lèvres.

Rentré chez lui, Marcellin fut saisi d'un violent accès de fièvre...

Pendant six semaines sa vie fut en danger.

Durant cette longue et cruelle maladie, M. de Charmont mit tant d'effusion, d'intérêt vrai, d'amitié dans son langage ; il gagna si complètement le cœur de Maurice, qui n'avait pas quitté le chevet de son ami, que celui-ci lui avoua tout.

— Je ne m'en consolerais jamais ! s'écria le vieux gentilhomme, lui, le fils d'Auguste de Morenne... malade, mourant le cœur brisé... et par elle, par Lydia ! Pauvre Auguste ! tu me reproches peut être d'avoir mal rempli ma promesse... Tu as raison, ce n'était pas assez de garder ma fille à Marcellin, il fallait la rendre digne de lui... Pardon, Auguste ! et toi aussi, pardon, pauvre enfant ! j'ai mal élevé ma fille !

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du vieillard.

On avait caché à madame de Morenne la gravité de la maladie de Marcellin. Dès qu'il fut assez fort pour supporter la fatigue d'un voyage, Maurice fit préparer tout ce qui leur était nécessaire, monta dans une voiture avec son ami et lui dit :

— Je vais continuer mes études en Italie, nous y passerons un an.

— Et ma mère ? demanda Marcellin.

— Nous passerons par Morenne.

Le nom de Lydia ne fut pas prononcé entre eux. Ils partirent ; Marcellin fut forcément arraché à la torpeur dans laquelle il était tombé, par la nouveauté des objets qui frappèrent ses yeux et son esprit. Ils arrivèrent

à Rome, que Maurice tenait à lui bien faire connaître.

Des travaux réguliers, des entretiens utiles, des amitiés sérieuses, le changement du climat, un ciel admirable et toutes les conditions de beauté et de bien-être qu'on ne trouve qu'en Italie, aidèrent puissamment au rétablissement de la santé de Marcellin. Rendu plus fort par l'épreuve, mûri par l'expérience du cœur, il devint un tout autre homme ; on eût dit que la douleur seule pouvait achever de former son âme et son intelligence.

La blessure de son cœur se ferma plus vite qu'il ne l'aurait pensé ; l'absence et le temps, au lieu de mettre en lumière et de faire resplendir l'image de Lydia la plongèrent dans une ombre croissante.

Du jour où il put en parler à Maurice, il fut complètement guéri.

Un soir, en se promenant avec son ami dans les rues de la Ville éternelle, Marcellin tressaillit tout à coup, en regardant une jeune fille qui marchait lentement, à demi courbée sous le poids d'un lourd paquet d'étoffes.

— Comme elle lui ressemble ! s'écria-t-il.

Cette exclamation fut une soudaine révélation pour l'artiste. Elle lui apprit que le souvenir de Marcellin était allé souvent se reposer et se rafraîchir sous les ombrages de la Madeleine, et que la pure image de Marie-Ange le suivait maintenant comme un ange gardien.

— C'est vrai, répondit l'artiste, et la conversation des deux jeunes gens continua sur ce sujet, rempli pour eux de choses si douces, si fortifiantes et si saintes.

A partir de cette soirée, il ne se passa pas un jour sans que Maurice entretint son ami de sa mère et de sa cousine.

Six mois se passèrent à Rome au milieu d'un travail sans relâche. Au bout de ce temps, Charrière dit à Marcellin :

— Rome est admirable, mais j'y trouve trop de monuments... et la forêt de Fontainebleau est bien belle en automne !

— Partons ! dit Marcellin gaiement.

## XI

Quand les jeunes gens traversèrent la forêt, elle était dans une de ces heures de beauté majestueuse qu'apprécient les poètes et les artistes. Les bouquets de chênes offraient de grandes masses de bronze florentin sur lesquelles se détachaient les tons vert de gris des châtaigniers et des noyers. Les arbres qui les premiers avaient montré leurs bourgeons verts, perdaient maintenant leur feuillage d'or. Les troncs des arbres étaient blancs et droits. Les nuances grises,